



**HAL**  
open science

# MARIE-EDMEE... OU L'ENNUI D'ETRE FEMME

## Journal d'une jeune catholique sous le Second Empire

Nicole Cadène

► **To cite this version:**

Nicole Cadène. MARIE-EDMEE... OU L'ENNUI D'ETRE FEMME Journal d'une jeune catholique sous le Second Empire. Goetschel Pascale, Granger Christophe, Richard Nathalie, Venayre Sylvain. L'Ennui, histoire d'un état d'âme, XIXe-XXe siècles, approches historiques, Publications de la Sorbonne, pp.161-175, 2012. halshs-03311412

**HAL Id: halshs-03311412**

**<https://shs.hal.science/halshs-03311412>**

Submitted on 4 Aug 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MARIE-EDMÉE... OU L'ENNUI D'ÊTRE FEMME Journal d'une jeune catholique sous le Second Empire
--

Dans *Experience without qualities. Boredom and Modernity*, Elizabeth Goodstein présente l'ennui comme le malaise de la modernité, lié au désenchantement du monde consécutif aux Lumières<sup>1</sup>. Citant Walter Benjamin, elle indique qu'il prit, à partir des années 1840, en relation avec l'urbanisation et l'industrialisation, « les proportions d'une épidémie<sup>2</sup> ». Elle insiste sur le rôle de la littérature dans l'élaboration et la diffusion d'une rhétorique qui l'exprime. Lectrice de Lamartine et de Chateaubriand, contemporaine de Baudelaire et de Flaubert, l'artiste nancéienne Marie-Edmée Pau (1845-1871) s'inscrit dans cette chronologie. L'ennui apparaît comme une thématique centrale dans son journal<sup>3</sup>, qui, commencé au cours de l'été 1859, couvre la seconde décennie du Second Empire. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le journal de demoiselle doit être compris comme une entreprise éducative destinée à préparer les jeunes filles à leurs futurs rôles d'épouses et de mères. Il offre cependant aux diaristes la possibilité d'exprimer des désirs personnels parfois en contradiction avec leur rôle social<sup>4</sup>. Dans le cas présent, l'ennui naît d'une tension extrême entre les deux. Parmi les termes que la diariste emploie pour le désigner, celui de « spleen » est récurrent. Incertaine de la signification exacte de ce mot anglais, Marie-Edmée éprouve un jour le besoin d'en préciser le sens : « cette indifférence complète pour le plaisir ou la peine, cette absence de désirs et de craintes, ce doute de soi-même qui empoisonne jusqu'aux pensées intimes, ce dégoût immense de tout !..... » (1<sup>er</sup> septembre 1862) Elle ajoute : « je donnerais facilement cette vieillesse prématurée, ce morose désenchantement, pour une vraie (sic) caractère de jeune fille ». Cette remarque suggère une relation complexe et paradoxale entre ennui et identité sexuée.

Lorsqu'elle signe ses dessins, l'artiste place après son prénom, au lieu des trois lettres de son patronyme, trois points de suspension. Timide tentative pour échapper à l'emprise familiale, moyen d'exprimer, de façon énigmatique, une identité ineffable... Elle vit en effet un exil intérieur, se percevant comme une âme masculine emprisonnée dans un corps de femme<sup>5</sup>. Or,

---

<sup>1</sup> Goodstein Elizabeth E. S., *Experience without Qualities. Boredom and Modernity*, Stanford, Stanford University Press, 2005.

<sup>2</sup> *Id.*, p. 2.

<sup>3</sup> *Le Journal de Marie-Edmée*, introduction par Antoine de la Tour, Paris, Plon, 1876, comporte des coupures. La présente analyse repose sur le journal original manuscrit.

<sup>4</sup> Lejeune Philippe, *Le Moi des demoiselles : enquête sur le journal de jeune fille*, Paris, Seuil, 1993.

<sup>5</sup> Cadène Nicole, « Le Journal de Marie-Edmée... Créer, recréer la jeune fille idéale », in Geneviève Dermenjian, Jacques Guilhaumou, Karine Lambert, (dir.), *Femmes dans la cité*, Aix-en-Provence, PUP, 2012, p. 57-70.

jamais le clivage entre masculin et féminin n'a été aussi marqué. Le milieu militaire et catholique auquel elle appartient ne fait que le renforcer. Modelée dès l'enfance pour correspondre un jour à l'idéal de la femme chrétienne, Marie-Edmée apparaît comme une jeune fille accomplie. Ainsi emprisonnée dans son identité de genre, elle ressent avec une acuité particulière l'ennui attaché à la condition féminine, et au-delà, celui d'être femme. Cependant, l'opposition qu'elle établit entre son propre désenchantement et l'insouciance gaieté de ses compagnes suggère qu'elle trouverait aussi dans l'ennui un moyen de se distinguer d'elles. Comment l'expliquer, et jusqu'à quel point y est-elle parvenue ?

Le journal de Marie-Edmée est d'abord celui d'une « enfant du siècle » qui exprime son rejet du quotidien, du présent, et la nostalgie d'un passé idéalisé. Par la suite, la diariste développe une dialectique entre ennui et mélancolie, spleen et idéal, enfer et ciel, corps et âme. La réflexion s'ordonnera autour de ces deux thèmes, qui correspondent aussi à deux étapes d'une prise de conscience, même s'ils apparaissent aussi comme entremêlés, et finalement indissociables : l'ennui analysé dans ses relations avec le temps, puis avec le corps.

\*

Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'ennui est en principe banni d'une existence féminine, notamment de celle d'une bourgeoise catholique, dont chaque heure se doit d'être organisée selon un emploi du temps, véritable « règle de vie <sup>6</sup> », qui n'admet aucun vide, ce « vide » vertigineux si fréquemment invoqué par la diariste pour caractériser son ennui. Par l'accomplissement du labeur quotidien, la jeune fille échappe aux dangers de l'oisiveté et de la rêverie. Inscrit dans la tradition médiévale chrétienne de l'acédie <sup>7</sup> elle-même renforcée par une morale bourgeoise de l'utilité soucieuse de rentabiliser chaque instant, l'ennui relève à la fois de la paresse, de l'insoumission et du gaspillage.

Les travaux d'aiguille occupent une place de choix dans cet emploi du temps. École d'habileté, de patience et de modestie, ils semblent constitutifs de l'identité féminine <sup>8</sup> ; comme activité domestique, ils apparaissent comme une métonymie de la condition des femmes, dont le Code civil a consacré au début du siècle l'enfermement dans la sphère privée <sup>9</sup>. « Travailler », dans le journal, signifie coudre. Chaque lundi, Marie-Edmée réunit ses

---

<sup>6</sup> Lévy Marie-Françoise, *De Mères en filles : l'éducation des Françaises (1850-1880)*, Paris, Calmann-Lévy, 1984, p. 25.

<sup>7</sup> Larue Anne, *L'autre mélancolie : « Acédia » ou les chambres de l'esprit*, Paris, Hermann, 2001.

<sup>8</sup> Cosnier Colette, *Le silence des filles : de l'aiguille à la plume*, Paris, Fayard, 2001, chap. VIII.

<sup>9</sup> Arnaud-Duc Nicole, « Les contradictions du droit », in t. IV de *Histoire des femmes en Occident, Le XIX<sup>e</sup> siècle* sous la direction de Geneviève Fraisse et Michelle Perrot, Paris, Plon, 1997, p. 87-116.

« ouvrières », cousines, amies ou simples relations, pour confectionner des vêtements destinés aux pauvres. Inclinées sur leur ouvrage, les jeunes filles tirent l'aiguille en silence en écoutant quelque pieuse lecture, mains et esprit occupés. Marie-Edmée exprime des sentiments ambivalents à l'égard de cette vie bien réglée. Elle apprécie l'intimité du foyer partagée avec une mère qui lui inspire autant d'admiration que d'amour. « Les heures de mes jours glissent dans mes doigts quelques dessins, de rares coutures, des raccommodages [...] Je ne m'ennuie pas du tout. » (12 janvier 1863) Mais quelques jours plus tard, elle laisse exploser sa douleur de vivre : « l'exil, toujours l'exil ! un voyage, toujours un voyage, une agonie... quand donc la mort ! » (22 janvier) Au fil des semaines, les séances de couture lui deviennent odieuses ; elle en ressort « aplatie d'âme et d'intelligence » (14 mars), exprime sa révolte contre une activité qu'elle accuse d'étouffer la « largeur d'âme » (id.) et qui symbolise désormais pour elle l'impossibilité pour une femme de rien réaliser de grand, d'admirable ou d'héroïque. Sans cesse, il lui faut lutter contre un sentiment d'inaccomplissement : « voilà comment se filent mes jours ! Certes, je laisserais les trois sœurs façonner ma vie à leur manière, sans aucun regret, si nous vivions encore sous la tutelle de l'Olympe ; mais le christianisme est plus sévère et je souffre en voyant mes pauvres heures défiler si misérablement sous ses regards et s'entasser sur ma conscience. J'ai une fièvre intérieure qui finit pas s'emparer de mon physique, à force de vouloir ou plutôt de désirer vouloir sortir de mon apathie. Ou je raisonne et alors je suis en contradiction avec ma pensée ; ou je vagabonde et ces courses nébuleuses ne peuvent me satisfaire à cause de ce boulet de sens commun que mon pauvre esprit traîne en forçat jusque dans ses voyages d'agrément. » (5 décembre 1862) Quelques années plus tard, elle se cramponne néanmoins à l'exécution scrupuleuse de l'aride devoir quotidien comme à une planche de salut pour combattre un amour impossible. Elle s'astreint alors à un impitoyable quadrillage de son temps : « je viens de diviser mes jours et ma semaine ; de numéroter mes occupations, de les planter, et d'invoquer la grâce qui seule peut faire germer tant de grains avariés. » (2 janvier 1869) Pour calmer le bouillonnement des passions, elle se livre aux soins mortifiants et purificateurs du ménage : « J'ai usé de ce remède : deux heures et demi de récurage » (12 mai 1870).

Le contrôle que Marie-Edmée s'efforce d'établir sur elle-même et l'emploi de ses heures par le biais du journal, ce « grand marqueur du temps individuel<sup>10</sup> » reste toutefois inachevé, car la diariste échoue à en faire une pratique quotidienne. Elle admire celui d'Eugénie de

---

<sup>10</sup> Corbin Alain, « L'arithmétique des jours », *Le Temps, le désir et l'horreur : essais sur le XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Aubier, 1991, p. 20.

Guérin <sup>11</sup> qu'on lui a offert en exemple dans lequel les jours se succèdent « presque dans l'ordre qu'ils occupent sur le calendrier » (8 juin 1863), mais elle n'ouvre le sien que « de quinze en quatorze » (id.). Elle le décrit comme une « mosaïque » (19 avril 1863), miroir infidèle et fragmenté de son existence, finalement moins comptable de ses actions ici-bas que des « années d'exil » (id.). Elle s'en détourne pour des raisons contradictoires : « Depuis quinze jours, je n'ai ouvert qu'une fois ce petit livre, c'était samedi dernier, j'ai relu mon journal précédent, je l'ai trouvé insipide et je n'ai point voulu recommencer sous la même impression d'ennui un exemplaire semblable de ma personne intérieure. » (23 mai 1863) Mais l'ennui triomphe malgré tout, car constate-t-elle, les jours « trop pleins » se marquent ici par des « vides » (3 juin 1861), laissant le champ libre au récit du morne quotidien. Vides précieux, parfois matérialisés par une page blanche : « J'ai vécu plus vite dans ces huit jours marqués en blanc sur ce journal que dans une année d'existence heureuse » note la diariste après un séjour à Paris où elle est allée rencontrer des éditeurs pour placer ses dessins (5 novembre 1866).

Si l'accomplissement du devoir ne comble pas les aspirations de Marie-Edmée, la pratique des loisirs, dont le XIX<sup>e</sup> siècle est en train de promouvoir l'usage <sup>12</sup>, ne fait qu'accentuer son ennui. Toute activité sans but lui paraît « insipide » (22 janvier 1860), tout amusement « grotesque » (3 juin 1861), en particulier la danse, qu'elle a en horreur. « Voilà je crois, la clef de ce que l'on appelle l'originalité de mon caractère, qui me fait bailler et m'ennuyer sérieusement en face de ce qui amuse le plus grand nombre de personnes. » déclare-t-elle avec une nuance de fierté, car elle l'interprète comme un indice d'élévation morale : alors que l'effet des plaisirs pourrait se comparer à celui produit par quelque « caricature bien faite », elle n'apprécie pour sa part que les portraits tracés « de main de maître » (3 juin 1861). Elle entretient ainsi une distance entre elle et le monde, entre elle et ses compagnes. Ainsi se dérobe-t-elle aux offres d'amitié d'une jeune parisienne récemment arrivée à Nancy : « Cette jeune fille, d'ailleurs fort aimable, est une monnaie de cire que chaque jour frappe à son effigie [...] Moi, gros sou fabriqué sur l'enclume du moyen-âge, égaré dans la banque du dix-neuvième siècle, je regarde comme très impossible une intimité avec ce Napoléon III doré et couronné. » (22 décembre 1862) Dans cette métaphore, la jeune fille à la mode apparaît comme emblématique d'un présent matérialiste et superficiel, dépourvu de transcendance. Imprégnée de l'air du temps, elle se modèle à son image dans l'assouvissement des plaisirs et des sensations toujours renouvelés qu'il lui procure ; en retour, elle exerce sur lui une

<sup>11</sup> Guérin Eugénie de, *Journal et lettres*, publiés par Trébutien, Paris, Didier, 1862.

<sup>12</sup> Corbin Alain, *L'Avènement des loisirs : 1850-1860*, Paris, Aubier, 1995.

éphémère royauté. Marie-Edmée s'ancre au contraire dans une période plus fruste, mais lointaine et fervente. Bien qu'elle épouse ici les préjugés misogynes de son époque sur la futilité supposée des femmes, elle se représente comme exilée dans son siècle, comme elle l'est au milieu de ses sœurs. Dans cet exil temporel, elle cultive des sentiments mêlés d'orgueil et d'étrangeté, et l'inquiétude sourd, lorsqu'elle s'interroge : de quelle étoffe sont faites les jeunes filles supposées insensibles à de tels tourments ? Elle envie leur insouciance, et, avide de connaître leur secret, tend l'oreille à leur « intarissable chuchotement » : « Que peuvent-elles dire ? » (2 avril 1862) Elle écoute les éclats de leurs rires, les observe livrées au tourbillon des plaisirs et conclut : « À chaque nouvelle occasion, je vois bien que je ne suis pas jeune fille [...] Au premier signal de la danse, je me sens aussi joyeuse qu'une autre, je m'élançais puis je m'arrête, comme doit s'arrêter un somnambule au réveil. [...] Le plaisir me paraît bien porter sa réputation de loin, que je l'approche, il me semble insipide, que je le goûte, il me soulève le cœur. » (19 avril 1863) Elle se perçoit comme une « ombre » parmi ses compagnes, errant sans fin dans le « labyrinthe sans clé » (16 novembre 1862) de la condition féminine.

A contrario, elle s'identifie à des personnages masculins. En 1862 et 1863, elle assiste, à l'université de Nancy, au cours de littérature consacré à l'auteur du *Génie du christianisme* et se reconnaît en Chateaubriand : « cet insatiable désir, cette existence d'âme en peine, la mélancolie étrange qui se mêlant à toutes les joies les changeaient en tristesse, cet amour de la solitude et du rêve qui devait un jour se répandre sur chacune de ses pages et jeter dans le monde avec la soif de l'idéal, le fléau de l'ennui, ce je ne sais quoi à qui je ne sais donner un nom, il forme le sens de ma nature, le trait principal de moi-même » déclare-t-elle (11 juin 1862). L'héroïne éponyme d'*Atala* qui renonça à l'amour et à la vie pour préserver sa virginité ne lui inspire aucun commentaire, mais le personnage de René, submergé par « le vague des passions », des désirs indicibles et démesurés, la bouleverse. La diariste boit les paroles du professeur qui semblent l'éclairer sur son propre malaise, et s'approprie le terme d'« *atoumia* » (id.) - probablement une déformation d'« athymie » qui signifie « découragement, inquiétude <sup>13</sup> » - employé par lui pour désigner le mal de René. Cependant, elle s'indigne lorsqu'en « coursier du juste-milieu » (10 février 1863) l'orateur condamne la mélancolie, stigmatise selon elle d'aspirations sublimes. Elle éprouve aussi la nostalgie du passé. Mais tandis que Chateaubriand regrette l'Ancien Régime, elle se réfère à des temps bibliques, médiévaux ou révolutionnaires mythiques, ceux de Judith et de Déborah, de Jeanne

---

<sup>13</sup> *Trésor de la langue française, dictionnaire de la langue des XIXe et XXe siècles*, Paris, CNRS, 1974, t. II, p. 792.

d'Arc, de Charlotte Corday, lorsque l'héroïsme féminin était encore possible. Elle aspire aussi à un ailleurs, une patrie rêvée empêchée d'exister, où il se conjugue encore au présent : la Pologne. Après Émilie Plater, qui, en 1831, perdit la vie dans le combat de son peuple contre la domination russe, Henriette Ponsstovoïto vient de s'engager en 1863 au service de la même cause<sup>14</sup>. Marie-Edmée voudrait la rejoindre, mais, se désole-t-elle, dans la France assoupie et repue du Second Empire, « prier, pleurer et vivre », voilà tout ce que le catholicisme autorise à une femme ; « À notre époque, on lui refuse le martyre. » (26 février 1863) Au récit des combats de ce peuple opprimé, aux accents de la musique militaire dont les accords lui parviennent jusque dans sa chambre – Nancy est ville de garnison – Marie-Edmée souffre d'un ennui comparable à celui d'un soldat cantonné dans sa caserne.

Pour mesurer la marge de manœuvre d'un individu dans un contexte donné, sa possibilité de résister au pouvoir, Judith Butler a forgé le concept d' « *agency* », que l'on pourrait traduire par « capacité d'agir<sup>15</sup> ». En l'occurrence, la capacité d'agir de Marie-Edmée est presque réduite à néant. Non seulement elle ne prendra pas les armes, mais quelques années plus tard, après l'écrasement de l'insurrection polonaise, la bienséance lui interdira d'adresser un simple mot de sympathie à un exilé croisé dans l'église de Bonsecours. De retour chez elle, Marie-Edmée confie à son journal : « Je viens de pleurer. Vrais pleurs de femmes, inutiles comme tous mes désirs » (15 juillet 1867). Pour elle, la féminité est synonyme d'impuissance. Un autre épisode l'illustre. En septembre 1863, ayant assisté à Domremy à la fête de Jeanne d'Arc, son héroïne de prédilection, la jeune Lorraine se voit confier l'étendard de la Pucelle. Submergée d'émotion et de fierté, elle s'en saisit. Mais son corps peu rompu aux efforts physiques ploie sous le fardeau. Sa main, accoutumée seulement à tenir le pinceau ou l'aiguille, ne peut le soutenir. « la soie blanche effleurait déjà le sable, lorsque l'envoyé d'Orléans [...] me le prit des mains et dit avec un sourire "c'est un peu lourd, mademoiselle !" » (13 septembre) Confuse, elle reconnaît aussitôt sa défaite et cède l'étendard. L'éducation qu'elle a reçue a porté ses fruits : fragile, docile, Marie-Edmée *est* une jeune fille. Si elle souffre de l'étroitesse des possibilités offertes aux femmes de son temps, elle achoppe encore plus rudement sur l'obstacle représenté par son corps.

\*

---

<sup>14</sup> Cadène Nicole, Lambert Karine, Astor Pierre-François, « La Petite sœur de Jeanne d'Arc. Marie-Edmée Pau ou le féminin à l'épreuve de l'héroïsme », in Geneviève Dermenjian, Martine Lapied, Jacques Guilhaumou (dir.), *Le Panthéon des femmes, figures et représentations des héroïnes*, Paris, Publisud, 2004, p. 91-109.

<sup>15</sup> Krauss Cynthia, « Note sur la traduction », in Butler Judith, *Trouble dans le genre : pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte, 2005, p. 21.

À partir de 1863, qui correspond pour Marie-Edmée à la prise de conscience de sa singularité, les démons de « *l'atoumia* » se déchaînent en elle. Certaines conditions extérieures leur sont propices. Ils triomphent le mercredi, « jour de mal'aria de l'esprit » (8 juin 1863), et dans la « vieillesse de la semaine », le vendredi et le samedi. Ils prisent l'hiver qui engourdit et « enterre », autant que l'été qui « brûle » et « endort » (3 juin 1864). En cela, ils s'apparentent au démon de midi qui, jadis, venait harceler l'anachorète au désert ou le moine dans sa cellule, les soumettant aux tortures de la tentation charnelle, paresse et luxure<sup>16</sup>. L'ennui imprègne les jours de pluie et s'étend sous les ciels uniformes, immobiles et bas. Le soleil, en principe, vient le dissiper, mais son rayonnement rehausse parfois par contraste l'insondable noirceur de l'univers intime (16 juillet 1863). Le vent furieux d'automne qui ranime l'enthousiasme permet de le chasser, mais son souffle capricieux peut aussi favoriser son retour. L'ennui, vêtu de noir, tisse inlassablement ses « toiles d'araignées » de découragement (24 juin 1864), jette sur le monde « un voile » qui en altère la couleur (30 juin 1864). Il est « anéantissement de l'âme » (10 février 1863), « paralysie de la volonté » (9 mai 1863). Pour le décrire, la diariste compose un bestiaire infernal : « dragons », « invisible vampire qui [...] ronge l'âme » (21 juillet 1863), « écureuil » (6 août 1864). Dans la symbolique médiévale, ce vif animal roux est considéré comme l'incarnation du Diable<sup>17</sup>. Or, la diariste utilise la même métaphore pour désigner ses désirs, « pauvres désirs sans débouché » qui « s'agitent, s'exténuent dans l'impossible comme les malheureux écureuils dans leur cage » (16 juillet 1863). Désirs jugés coupables, qu'il lui faut ensevelir sous le linceul de l'ennui... À la même époque, Lucifer, l'ange déchu, exerce sur elle une sombre fascination, tandis que la perspective du bonheur éternel lui semble terne : être heureuse « à la manière des saints qui restent en place en chantant : Hosannah ! pendant l'éternité, agitant leurs palmes et bénissant Dieu » semble requérir une bonne dose de volontarisme (19 janvier 1864). Marie-Edmée s'abîme alors dans la prière pour étouffer sa révolte, s'exhorte à l'humilité. On rejoint ici la théorie psychanalytique selon laquelle l'ennui est une défense, un refus de sentir qui protège un « je » menacé par ses désirs ou par ses peurs. Selon Freud, il est associé au masochisme, un comportement surtout observé chez les femmes contraintes par l'ordre social de neutraliser leur agressivité<sup>18</sup>. L'ennui, par lequel Marie-Edmée pensait se distinguer de ses

<sup>16</sup> Larue Anne, *op. cit.*, p. 45-50 et 123-130.

<sup>17</sup> Cazenave Michel (dir.) *Encyclopédie des symboles*, Paris, Librairie générale française, 1996, p. 216 ; Hassig Debra, *The Mark of the Beast. The Medieval Bestiary in Art, Life and Literature*, New York and London, 1999, p. 72.

<sup>18</sup> Pease Alison, « May Sinclair, Feminism and Boredom : A Dying to Live », *English Literature in Transition (1880-1920)*, 49 (2), 2006, p. 173.



« semblables », la ramène ainsi ironiquement à elles. Un incident survenu le 5 février 1863, jour de fièvre, illustre ce renoncement obligé au désir comme à la révolte.

Ayant relevé sa chevelure pour soulager ses tempes brûlantes, Marie-Edmée est saisie par la vision, dans le reflet du miroir, d'un « front diabolique » reflet, selon elle, de sa personnalité véritable. Une visite impromptue la surprend sous cette apparence. Elle lit la stupéfaction dans les regards, s'efforce de dissimuler sa propre confusion. Aucun commentaire n'est prononcé à propos de ce front mis à nu, mais la gêne est palpable et les visiteuses battent bientôt en retraite. Restée seule, Marie-Edmée recompose sa coiffure « et reprenant mon air mélancolique je me suis jurée (*sic*) un peu tard qu'on ne me reprendrait plus à figurer Méphistophélès. Pourtant il fait si bon sentir son front libre ! (toujours prérogative masculine.....) ». Son embarras naît d'abord de la signification qu'elle attribue à ce front dégagé, révélation de son identité profonde, d'ordinaire dissimulée derrière les sages bandeaux, modeste devanture de son identité sociale. Mais ses visiteuses n'étaient pas en mesure de l'interpréter ainsi, et probablement pensèrent-elles l'ombrageuse jeune fille enfin gagnée « à la cause mondaine » ; la diariste se les imagine en train de colporter ce ragot. Cette perspective lui est insupportable et l'on mesure ici le poids dont cette société bourgeoise provinciale accable ses membres. On attend de chacun qu'il s'assimile à son rôle, fût-ce au détriment de ses aspirations. Dans un monde où l'âme est lue « à fleur de peau [...] Le corps bourgeois lutte contre lui-même, afin d'effacer ou de retenir les autres soi-même qu'il contient, afin de ne pas les traduire, de ne pas les trahir <sup>19</sup> ». Le moindre écart d'apparence prend une dimension dramatique, dangereuse. Mais si les regards scrutateurs qui dévisagent brûlent Marie-Edmée, comment s'en détourner lorsqu'ils représentent le ciment de son moi social ? Pour une jeune fille, la contrainte est encore accentuée par le fait que, pubère et vierge, elle est définie avant tout par son corps. Or, au XIX<sup>e</sup> siècle, elle se voit nier la propriété de ce corps, frappé d'interdit, lieu privilégié du non-dit et de l'innommé <sup>20</sup> ; la récente proclamation du dogme de l'Immaculée Conception <sup>21</sup> ne fait que renforcer la culpabilité qui l'accable. Ce corps haï et réputé impur est une prison à laquelle Marie-Edmée doit pourtant se résoudre, car elle conserve un espoir, auquel il lui faut sacrifier tous ses désirs, celui de la Vie éternelle où sera abolie la différence des sexes : « Au temps de la

<sup>19</sup> Perrot Philippe, *Le travail des apparences ou les transformations du corps féminin, XVIIIe-XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 1984, p. 140-141.

<sup>20</sup> Caron Jean-Claude, « Jeune fille, jeune corps : objet et catégorie (France, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle) », in Houbre Gabrielle, Bruit-Zaidman Louise, Klapish-Zuber Christiane (dir.), *Le Corps des jeunes filles de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Perrin, 2001, p. 173.

<sup>21</sup> Warner Marina, *Seule entre toutes les femmes : mythe et culte de la Vierge Marie*, traduit de l'anglais par Ménant Nicole, Paris, Rivages, 1989.

Résurrection, il n'y aura ni maris, ni femmes, et on sera comme sont les anges dans le ciel. Ah ! s'il n'y avait pas ces mots [...] je deviendrais grande par l'ivresse du désespoir ; alors, dans un monde civilisé ou sauvage, je montrerais aux hommes qu'une femme est douée souvent de plus de caractère qu'eux et que la volonté donne plus de force à un cœur féminin que leurs muscles n'en donnent à leur corps.» (21 janvier 1864). Il lui faut donc, littéralement, « mourir pour vivre » (20 septembre 1863).

On retrouve cette devise sous la plume de May Sinclair, qui, à l'orée du XX<sup>e</sup> siècle, plaça l'ennui au centre de son œuvre romanesque. Elle l'utilisait dans une perspective féministe pour dénoncer l'aliénation des femmes par la société victorienne et suggérait comme remède le recours à la sublimation ; en se résignant à une vie dans laquelle « rien n'arrivait, rien n'arriverait jamais », son héroïne Mary Olivier accédait à des visions extatiques qu'elle nommait « *A Dying to live*<sup>22</sup> ». « Mourir pour vivre » est récurrent dans l'œuvre artistique de Marie-Edmée. Pour réaliser les illustrations du *Journal de Marguerite*, une commande de l'éditeur Périsse, elle prête ses traits au personnage de Marie<sup>23</sup> qui succomba à une fièvre peu de temps après sa première communion. La dix-neuvième illustration du roman qui représente l'adolescente sur son lit de mort est donc un autoportrait. Marie-Edmée entreprend ensuite d'illustrer, sans que cela corresponde à une commande, *L'Âme exilée*<sup>24</sup>, roman qui retrace l'errance ici-bas d'une jeune chrétienne après une résurrection miraculeuse : pour celle qui a goûté à la félicité céleste, la terre n'est plus qu'un immonde cachot. « Mourir pour vivre » devient pressant après la rencontre de Marie-Edmée avec Marie-Paule Courbe, en mai 1866. Car son amie rejette l'offre qu'elle lui fait de placer leur relation sur le seul terrain de l'idéal et de la communion des âmes. Pour combattre une passion impossible et se soustraire aux affres du désir, un homme pourrait partir à l'aventure. Une femme reste rivée à son malheur. Tenailée par la culpabilité, la jeune fille entame un processus de décorporisation ; son corps, parfois désigné comme « la bête », acquiert, au fil des mois, l'immatérialité d'un « fantôme ». Reste à opérer le sacrifice suprême : Marie-Edmée supplie Dieu de sauver l'âme de son amie et de lui en faire payer la rançon, prière qui lui est peut-être inspirée par un autre modèle romanesque, celui de la Sibylle d'Octave Feuillet<sup>25</sup>, qui s'immola pour obtenir la conversion de son bien-aimé entraîné dans la débauche par l'ennui et l'incrédulité. Pour sublimer son

---

<sup>22</sup> Pease Alison, *op. cit.*, p. 188.

<sup>23</sup> Monniot Victorine, *Le Journal de Marguerite, ou les Deux années préparatoires à la première communion*, 10<sup>e</sup> édition illustrée de 20 gravures, Paris, Ruffet, 1867, p. 556.

<sup>24</sup> Anna Marie, *L'Âme exilée*, Paris, Delloye, 1837.

<sup>25</sup> Feuillet Octave, *Histoire de Sibylle*, Paris, Lévy, 1863.

ennui, Marie-Edmée se plie donc à la norme d'un idéal féminin profondément mortifère, élaborée par les romanciers catholiques contemporains à l'usage des demoiselles.

Au terme de ce long et douloureux combat, la diariste se livre, dans l'une des dernières entrées du journal, à une réflexion sur les « deux tristesses » qui, tour à tour, l'habitent. « L'une tient à notre nature, l'autre à notre volonté. L'une fait notre grandeur, l'autre prouve notre bassesse. Comment naît la première ? Je l'ignore, mais je sais bien qu'elle fait souffrir sans impatience, qu'elle adoucit le regard et la voix, qu'elle trempe la volonté, qu'elle attendrit le cœur et qu'elle endort tous les désirs.

La seconde s'agite en nous comme une couvée de serpents, elle nous étroit la gorge et nous inspire un dégoût invincible pour les hommes et les choses et même, et surtout pour Dieu ; et malgré cela elle nous pousse à la recherche d'un je ne sais quoi... elle s'éveille en nous après un excès de n'importe quelle nature, c'est la punition immédiate de l'abus de la liberté.

La première s'appelle mélancolie et la seconde l'Ennui. » (12 janvier 1870) Ici, la hiérarchie entre le ciel et l'enfer, un moment bouleversée, se trouve fermement rétablie. L'ennui, définitivement associé au monde infernal, apparaît comme le châtiment de ceux qui ont cédé aux séductions du Malin. Le corps désirant par lequel il se manifeste fait obstacle au Salut. Il importe de s'en défaire. Les circonstances de la guerre franco-prussienne offrent bientôt à Marie-Edmée une issue tragique. Partie à la recherche de son frère blessé, elle meurt le 7 mars 1871 des suites de cette expédition, l'année de ses vingt-cinq ans, échappant du même coup à la métamorphose tant redoutée de la jeune fille en femme.

\*

« Le cœur de René ne se raconte point<sup>26</sup> » affirmait orgueilleusement le héros de Chateaubriand au commencement de l'épopée des *Natchez*. Cette expression pourrait s'appliquer à celle qui dut renoncer à l'aventure et dissimula son malaise singulier sous le masque de l'ennui. En recourant, pour l'exprimer, aux codes esthétiques du romantisme, elle donna une formulation acceptable et compréhensible à une impossibilité d'être que l'on pourrait résumer ainsi : l'ennui d'être femme, la condition féminine excluant ironiquement tout espoir de lui échapper. Si Marie-Edmée perçut dans un premier temps son désenchantement comme lié à une grande âme empêchée de se réaliser, qui, pensait-elle, la différenciait radicalement de contemporaines, elle assimila ensuite l'ennui à son corps et à ses désirs, obstacle à la réalisation de son utopie : celle d'un au-delà dans lequel la différence des

---

<sup>26</sup> Chateaubriand François-René, *Les Natchez*, in *Œuvres romanesques et voyages*, texte établi, présenté et annoté par Regard Maurice, Paris, Gallimard, 1969, t. I, p. 172.

sexes serait enfin abolie. Dès lors, comment continuer à vivre ? C'est ainsi que l'admiratrice de René connut la fin d'Atala.

Nicole CADENE

